

XYZ. La revue de la nouvelle

Yvette Naubert, ma tante

Hélène Rioux



Numéro 141, printemps 2020

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/92778ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Jacques Richer

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Rioux, H. (2020). Yvette Naubert, ma tante. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (141), 85–89.

Yvette Naubert, ma tante

Hélène Rioux

JOUR DE PLUIE. Je cherche partout un document introuvable. Dans un tiroir, voilà que je tombe sur de vieilles photos en noir et blanc. Il y a celle-ci, prise à l'hôpital peu après ma naissance. Je suis dans les bras de ma mère, mon père est là, mes grands-parents maternels, deux tantes.

L'une des deux, c'est toi, Yvette Naubert. Cheveux foncés, regard indéchiffrable. Tout le monde sourit, mais ton sourire, je le trouve un peu triste. Songeur, plutôt. Perplexe. Je pense à toi. Tu aurais aujourd'hui plus de cent ans.

Tu as vu le jour le 19 septembre 1918, deuxième d'une fratrie de quatre enfants tous nés à Hull, tu étais la sœur aînée de ma mère, la benjamine.

De ton enfance, je ne sais pas grand-chose, tu ne m'en as jamais parlé. Heureuse ? Non, je ne crois pas. Si je me fie aux rares confidences de ma mère, le bonheur était le plus souvent absent du paysage. « Depuis mon enfance, je suis une âme de la solitude », as-tu confié au journaliste venu t'interviewer pour *La Patrie* en novembre 1966. « Je crois que c'est une attitude naturelle à bien des jeunes : on aperçoit un monde malin autour de soi, et c'est par un phénomène d'autodéfense que l'on se crée sa solitude propre. J'ai conservé ce tempérament. »

Un monde malin...

Non, ton enfance n'a pas été heureuse et je sais pourquoi — j'ai eu plus ou moins la même. Le malin de ton monde, c'était l'alcool. Ton père buvait. « Au début, il buvait après son travail. Après un mois, il le quittait pour se cacher et boire. Ça pouvait durer trois mois », se souvient mon oncle dans un texte écrit beaucoup plus tard pour ses enfants. « Durant ces périodes, aucune intervention ne pouvait l'arrêter. » Il buvait ce qu'il trouvait, n'importe quoi, robine, comme on disait, alcool à friction, jusqu'aux eaux de toilette de sa femme. C'était la crise économique, et lui, il perdait ses

emplois l'un après l'autre. Il était typographe, a dû exercer d'autres métiers de misère. Facile d'imaginer l'ambiance à la maison pendant ces journées noires — le secours direct, les déménagements qui se succédaient, ta mère qui soupirait et priait en silence. Il paraît que ses soupirs brisaient le cœur. Journées noires qui expliquent sans doute la noirceur de tes livres, le désespoir des personnages que tu as inventés.

Adolescente, tu écrivais des poèmes que les religieuses trouvaient trop torrides. Un piano est entré dans la maison quand tu avais treize ans, j'ignore par quel miracle. Ta passion pour la musique est née. Qui t'a enseigné à jouer ? Ton père ? Il était musicien, jouait de la clarinette, et très bien, à ce qu'on m'a dit. Alors, c'est peut-être lui. Vous étiez bien trop démunis pour te payer un professeur de piano. Ou bien as-tu appris toute seule ? Je peux le concevoir. Tu étais volontaire, acharnée, tu rêvais de t'élever au-dessus de ta condition médiocre. À dix-huit ans, tu t'es présentée à l'École de musique Vincent-d'Indy, tu as dit que tu voulais devenir pianiste, on t'a écoutée et, contre toute attente, on t'a acceptée, accordé une bourse. C'est vrai que tu étais déterminée. Et, de toute évidence, douée. Tu as obtenu ton bac en musique à vingt et un ans — une première dans ta famille où la pauvreté avait forcé les autres à renoncer aux études. J'ai cette photo de toi, non datée, tu es assise au piano, un piano à queue, tu portes une robe pâle imprimée, des lunettes, tes cheveux sont noués sur ta nuque en un chignon sévère. Que jouais-tu ? Du Liszt, peut-être, ou un prélude, une étude de Chopin, je sais que tu les aimais. Je crois aussi me rappeler que tu vénérais Glenn Gould, et pendant que j'écris je l'écoute interpréter l'« Allegretto » de la *Septième symphonie* de Beethoven, transcrit par Liszt, justement, une « œuvre de douleur surhumaine », comme l'a écrit García Lorca, et d'une certaine façon cet allegretto te ressemble, j'ai l'impression de t'entendre le jouer. Tu aurais voulu être pianiste de concert, chef d'orchestre, ou composer, tu rêvais d'un avenir. De gloire ? C'était trop tard pour ce genre de gloire, il aurait fallu que tu commences beaucoup plus jeune. Pour gagner ta

vie, tu as dû te contenter d'enseigner le piano, mais tu avais horreur de ça. Allergique à l'enseignement, disais-tu. Tu n'as pourtant jamais renoncé à la musique. Chez toi, il y a toujours eu un piano — sauf, peut-être, dans le dernier appartement, à Ottawa, je ne sais plus. Oui, la musique t'accompagnait, et je pense aux sous-titres des trois tomes des *Pierrefendre: Prélude et fugue à tant d'échos, Concerto pour un décor et quelques personnages, Arioso sans accompagnement...*

Cette déception — je n'ose dire cet échec — suffit-elle à expliquer le drame qui a suivi ? À cette époque, pendant la guerre, deux tentatives de suicide t'ont conduite à l'Institut Allan — dirigé par le Dr Cameron de sinistre mémoire —, aux électrochocs et autres traitements à l'insuline qui t'ont spoliée d'une partie de ta mémoire. Que s'était-il passé ? Une peine d'amour ? Le dégoût d'une existence à laquelle tu ne voyais pas d'issue ? Mystère. Personne n'en a jamais parlé, cet épisode était un sujet tabou dans la famille. Je ne sais même plus quand ni comment je l'ai appris. Tu as aussi cessé de pratiquer ta religion, toi qui avais été si fervente. Une autre décision de rebelle qui a sûrement consterné ton entourage.

Trop tard pour une carrière de virtuose. Tu t'es alors tournée vers l'écriture. Comme tu l'as dit lors d'une entrevue : « Quand on a une sensibilité frustrée, il faut trouver un moyen de l'exprimer. C'est par l'écriture que j'y arrive. » Une sorte de catharsis, donc. Pour commencer, des pièces radiophoniques, une trentaine, régulièrement diffusées sur les ondes de Radio-Canada, entre 1946 et 1952. En 1948, *Les âmes captives*, une pièce de théâtre présentée dans un festival, a obtenu deux mentions. Tu avais, comme on dit, le vent dans les voiles. Tout allait bien ? Je veux le croire.

Mes premiers souvenirs de toi, c'est quand on allait visiter mes grands-parents, rue Saint-Dominique, dans la Petite-Italie, tu habitais encore avec eux. J'avais trois ou quatre ans, c'est pourtant encore très clair dans ma tête ; vous viviez au troisième étage, je me rappelle l'escalier, il paraissait interminable, j'avais hâte d'arriver au sommet, parce que tu étais 87

là pour m'accueillir. Je me rappelle les pièces en enfilade, ta chambre au fond, derrière la cuisine.

Tu t'es mariée en 1952. Sur une autre photo, je te vois avec lui, Bernard Stevens — un Anglais qui terminait à McGill sa thèse de doctorat en physique —, vous souriez tous les deux et ce jour-là, sur cette photo, ton sourire est sincère, tu sembles enfin sortie du marasme. Tu as quitté la rue Saint-Dominique. Je garde le vague souvenir d'une petite maison à Como — Hudson, maintenant —, près de l'eau. Puis vous vous êtes installés à Ottawa, une fille, Anne, est née. À sept ans, j'ai passé tout un été chez toi, il y avait un jardin, pivoines et ciboulette, il faisait toujours soleil, il me semble, je voulais lire *Les mémoires d'outre-tombe*, le titre me ravissait, et toi, tu étais ravie que j'aie le goût de lire. Tu m'as appris une chanson, *La complainte du roi Renaud*, encore aujourd'hui une de mes préférées, quand je l'entends, je pense à toi, à cet été ensoleillé de mes sept ans. Tu m'as donné une poupée de chiffon — j'avais décidé qu'elle était russe, je l'appelais Maritza —, à mon adolescence, tu m'as offert des livres, *La princesse de Clèves*, les poèmes de Verlaine, d'Eluard. Tu m'en prêtais aussi, *La batarde* de Violette Leduc, par exemple. Toi, tu ne jurais que par Proust, Faulkner, Dostoïevski.

Écrivais-tu pendant ces années-là ? Il me semble que oui, à sept, huit ans je savais — comment le savais-je ? — que tu étais une écrivaine. Alors, pleine d'espoir, je t'envoyais mes poèmes, bien naïfs sans doute, bien maladroits, et tu me répondais avec bienveillance, m'incitais à travailler, *vingt fois sur le métier*, disais-tu, car c'est ainsi que, toi, tu travaillais. « Je recommence sans arrêt », as-tu confié à cette journaliste lors de l'entrevue que tu lui as accordée en 1969. « Je creuse. Je travaille comme une taupe. J'ai la concentration difficile. »

C'est peut-être à cette époque, à Ottawa, que tu as écrit ton premier roman, *Le serpent*. Tu as été finaliste au Prix du Cercle du livre de France, mais le livre n'a pas été publié et tu as détruit le manuscrit. L'as-tu vraiment détruit ? Je me le

Tu as quitté Ottawa pour Summit, dans le New Jersey, où Bernard avait trouvé un nouveau poste — ce séjour aux États-Unis t'a inspiré un roman que tu as écrit par la suite, *L'été de la cigale*, pour lequel tu as remporté deux prix. Le mariage n'a pas duré, vous vous êtes séparés en 1960, au bord du désespoir tu as pris le bateau avec ta fille et ton piano, tu as vécu d'abord en Angleterre, puis à Paris, la ville de tes rêves. Tu es rentrée à Montréal en 1963 — tu étais devenue blonde, tu l'es restée jusqu'à la fin ! — avec un nouveau livre, accepté, cette fois, et *La dormeuse éveillée* a été publié deux ans plus tard, suivi de six autres, romans et recueils de nouvelles, plus ou moins régulièrement jusqu'en 1978.

En 1971, tu es repartie pour la France et tu t'es installée dans le Sud, à Aix-en-Provence, puis à Vitrolles, quand ta fille est allée poursuivre ses études à Paris. Tu as appris à conduire, acheté une petite voiture dans laquelle tu sillonnais cette Provence qui t'enchantait. J'ai l'impression que, là-bas, tu avais enfin trouvé un genre de sérénité.

En 1980, on t'a offert une résidence d'écrivain à l'Université d'Ottawa et tu es rentrée au pays. Tu as écrit un dernier recueil de nouvelles. Inédit.

La France te manquait. « Pourquoi suis-je revenue ? » me disais-tu — un cri du cœur — quand tu venais me voir à Montréal.

Tu t'es enlevé la vie le 1^{er} décembre 1982, à Ottawa, tu avais soixante-quatre ans. Tu n'as pas laissé d'explication. Je sais que tu avais peine à écrire ton prochain livre, c'est peut-être pour ça. Et quelque chose te tourmentait, tu m'en avais parlé, un épisode traumatisant de ton enfance que les électrochocs avaient effacé de ta mémoire. Mais pas complètement. Des lambeaux demeuraient que tu cherchais, sans y parvenir, à rassembler. Il reste des caisses de manuscrits rédigés à la main, en bleu sur blanc, d'autres tapés à la machine. Toute une vie.

Un îlot dans la rivière des Outaouais porte ton nom.